



HAL
open science

Rousseau et Leopardi

Philippe Audegean

► **To cite this version:**

Philippe Audegean. Rousseau et Leopardi. Philippe Audegean; Magda Campanini; Barbara Carnevali. Rousseau et l'Italie. Littérature, morale et politique, Hermann, pp.195-208, 2017, 9782705694265. hal-03939608

HAL Id: hal-03939608

<https://hal.science/hal-03939608>

Submitted on 24 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philippe AUDEGEAN

Rousseau et Leopardi

L'évolution de la pensée de Leopardi se présente au premier abord comme un passage du rousseauisme à l'antirousseauisme.

Dans la phase initiale de ses réflexions, le poète italien déplore la distance qui s'est creusée entre l'homme et la nature. En raisonnant, en comparant, en faisant des expériences, l'homme s'est détourné du plan tracé pour lui par la nature : naturellement pourvu de la faculté de s'enchanter d'illusions, il a fini par repousser avec dédain et ingratitude ce plus précieux de tous les dons. Dans les premières pages de son journal philosophique, rédigées en 1817, Leopardi cite Rousseau à l'appui de cette déploration et de cette accusation. Il retraduit en français un passage du *Discours sur l'origine de l'inégalité* qu'il a lu en traduction italienne¹. La phrase de Rousseau, « l'homme qui médite est un animal dépravé »², devient alors : « tout homme qui pense est un être corrompu. »³

Or, dans la phase finale de ses réflexions, le poète italien accuse au contraire la nature d'être la source des maux et des malheurs qui affligent l'univers. Dans les dernières pages de son journal philosophique, en 1829, il cite encore Rousseau, mais cette fois pour contester son analyse. Le passage incriminé est tiré de la « Profession de foi du vicaire savoyard », que Leopardi lit cependant dans une anthologie de fragments rousseauistes parue à Amsterdam en 1786 sous le titre de *Pensées* :

¹ J.-J. Rousseau, *Discorso sopra l'origine e i fondamenti della ineguaglianza fra gli uomini*, traduction italienne de N. Rota, Venise, G. Pasquali, 1797.

² J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Première partie, OC III, p. 138.

³ G. Leopardi, *Zibaldone*, Milan, Mondadori (I Meridiani), 1997, p. 56. Le numéro de page renvoie ici, ainsi que pour toutes les références suivantes au *Zibaldone*, à la numérotation du manuscrit autographe ; il sera suivi, le cas échéant, de la date de rédaction indiquée par Leopardi. La phrase de Rousseau est à nouveau citée à la p. 3935 (28 novembre 1823).

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal, cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres et l'un et l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre, et ce sentiment l'homme ne l'a pas reçu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance. Ôtez nos funestes préjugés, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.⁴

Leopardi commente ainsi, ou plutôt répond ainsi à Rousseau :

C'est au contraire l'ordre qui est dans le monde, c'est le fait de voir que le mal est dans l'ordre et que cet ordre ne pourrait subsister sans le mal, qui rend son existence inconcevable. [...] S'il y avait dans le monde des *désordres*, les maux seraient *extraordinaires*, accidentels ; nous dirions : l'ouvrage de la nature est imparfait, comme le sont les ouvrages de l'homme ; mais nous ne dirions pas : cet ouvrage est mauvais. L'auteur du monde nous apparaîtrait comme une raison et comme une puissance *limitées* : rien d'étonnant, puisque le monde même (qui nous suffit à déduire, en tant qu'effet, l'existence de sa cause) est limité en tout sens. Mais quelle épithète donner à une raison et à une puissance qui incluent le mal dans l'ordre, qui fondent l'ordre dans le mal ? Le désordre vaudrait beaucoup mieux : il est varié, variable ; s'il y a aujourd'hui du mal, il pourra demain y avoir du bien, tout pourra être bien demain. Mais qu'espérer lorsque le mal est *ordinaire* ? je veux dire, dans un ordre où le mal est *essentiel* ?⁵

Les lecteurs de Rousseau et de Leopardi ont donc souvent insisté sur les différences qui éloignent les deux auteurs et l'emportent sur leurs apparentes affinités :

a) Alors que Rousseau fait de l'*imagination* la source de tous les maux intérieurs, de toutes les insatisfactions personnelles, Leopardi voit en elle un instrument de régénération et de rachat ; et tandis que Rousseau fait du *sentiment* la source du bonheur et de la morale, Leopardi montre qu'il naît de la réflexion et empêche ainsi toute forme de bonheur⁶.

⁴ J.-J. Rousseau, *Émile*, livre IV, OC IV, p. 588.

⁵ G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 4510-4511 (17 mai 1829). J'ai moi-même traduit toutes mes citations du *Zibaldone*.

⁶ Voir A. Frattini, *Leopardi e Rousseau*, Rome, Pagine Nuove, 1951, ainsi que la synthèse présentée dans « Rousseau in Leopardi », dans *Leopardi alle soglie dell'Infinito e altri saggi leopardiani*, Pise-Rome, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 1998, chap. VI, p. 57-63. Voir aussi F. Neri, « Il pensiero di Rousseau nelle prime chiose dello *Zibaldone* », *Giornale storico della Letteratura italiana*, LXX, 1917, p. 131-148, repris dans *Letteratura e leggende*, Turin, Chiantore, 1951, p. 257-275, et E. Anagnine, « Giacomo Leopardi et Jean-Jacques Rousseau », *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, 28, 1939-1940, p. 53-79.

b) Au pessimisme de Leopardi s'oppose la confiance constructrice des Lumières, qui anime encore la conscience même inquiète de Rousseau⁷.

c) Leopardi s'oppose enfin résolument à l'idée que le processus de civilisation éveille aussi chez l'homme des facultés naturelles assoupies, et surtout qu'il puisse être interprété en termes de progrès ou de perfectionnement⁸.

La trace laissée par la lecture de Rousseau dans l'œuvre de Leopardi se réduirait donc en somme à deux éléments :

a) Le poète italien a trouvé chez le philosophe de Genève une source essentielle d'inspiration pour élaborer l'idée d'une nature fondamentalement bonne, ayant voulu le bonheur de ses créatures et dont l'humanité aurait commis la faute de se détourner. Plus tard, se dégageant lentement de cette idée, il a fini par désigner explicitement la pensée de Rousseau comme opposée à la sienne.

b) Lisant Rousseau comme un moraliste, auteur d'un recueil de maximes, Leopardi a souvent été impressionné par certaines de ses pensées détachées, retranscrites dans son journal en raison de leur profondeur ou de leur vérité.

Deux autres éléments au moins doivent pourtant attirer l'attention.

c) D'abord le fait que, du début à la fin de ses réflexions, Leopardi attribue à Rousseau l'une de ses idées ou de ses attitudes philosophiques les plus importantes : « On voit ainsi – écrit-il en 1820 – que celui qui connaît et qui sent le plus profondément et le plus douloureusement la vanité des illusions est justement celui qui les honore, les désire et les célèbre plus que tout autre, comme Rousseau, Mme de Staël, etc. »⁹ ; et en 1826, il cite ce passage de la *Nouvelle Héloïse* recueilli dans les *Pensées* : « Le pays des chimères est en ce

⁷ Voir M. Sansone, « Leopardi e la filosofia del Settecento », dans les actes du colloque *Leopardi e il Settecento*, Florence, Olschki, 1964, p. 133-172.

⁸ Voir R. Melchiorri, « Leopardi e Rousseau tra comunità e società », dans M. A. Rigoni (éd.), *Leopardi e l'età romantica*, Venise, Marsilio, 1999, p. 173-184.

⁹ G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 318 (11 novembre 1820).

monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. »¹⁰

d) En dépit de son évolution, la pensée de Leopardi reste constamment habitée par une dimension rousseauiste, qu'on peut sommairement désigner comme une méfiance à l'égard de la raison, de la philosophie officielle, des livres ou de la culture livresque, au nom de la nature. Chez ces deux auteurs, l'écriture et la pensée se mesurent toujours à leurs limites et à leurs dérives possibles.

C'est ce dernier aspect, relativement peu approfondi dans les études comparées sur ces deux auteurs, que je voudrais schématiquement aborder dans les pages qui suivent¹¹.

Raison et corruption

Entre 1817 et 1819, lorsqu'il commence à rédiger ce qui deviendra le *Zibaldone*, Leopardi constate que la quête humaine du bonheur qui dérive de l'instinct naturel de conservation est désormais promise à l'échec. Les progrès de la raison nous ont en effet révélé la vacuité des choses et des plaisirs, vacuité que la nature s'était au contraire soigneusement attachée à nous dissimuler. Après avoir cité Rousseau (« tout homme qui pense est un être corrompu »), il ajoute et commente : « et nous le sommes déjà »¹². Nous autres Modernes, nous sommes déjà corrompus. Leopardi donne ainsi une portée très générale à une observation dont Rousseau avouait au contraire le caractère exagéré (« j'ose presque assurer ») et qu'il n'appliquait d'ailleurs qu'au seul problème de la médecine et des

¹⁰ J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, VI, 8, OC II, p. 693 : passage cité dans G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 4500 (8 mai 1826). Voir aussi, un jour plus tard (p. 4502), cette citation d'un fragment placé en conclusion de l'édition des *Pensées* consultée par Leopardi : « L'existence des êtres finis est si pauvre et si bornée que quand nous ne voyons que ce qui est nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels, et si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, et laisse toujours le cœur froid » (J.-J. Rousseau, *Émile*, *op. cit.*, livre II, p. 418).

¹¹ Voir cette brève suggestion de M. A. Rigoni, « Illuminismo e negazione (su Leopardi e La Mettrie) », dans *Saggi sul pensiero leopardiano*, Naples, Liguori, 1985, p. 84-85 : « Dopotutto, non è da una grande seppur eccentrica figura dell'illuminismo, da Rousseau, che Leopardi ha enucleato quel principio centrale ed estremo, mai abbandonato, del suo "sistema", secondo cui il pensiero è un fatto degenerativo ? ».

¹² G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 56.

maladies : « Si elle [la nature] nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. »¹³

On sait toutefois que cette idée a effectivement chez Rousseau une vaste portée philosophique. On peut même affirmer que l'interprétation qu'en donne Leopardi ne la déforme pas par excès, mais plutôt par défaut de généralisation. Les transformations terminologiques ne sont donc pas en cause. Leopardi traduit certes les termes de « réflexion » et de « méditation » par celui, plus général, de « pensée », et l'« animal dépravé » devient chez lui un « être corrompu ». Mais ces modifications n'expriment aucune différence conceptuelle importante : Leopardi ne s'éloigne pas fondamentalement de Rousseau en soutenant que le développement des facultés de comparaison a éteint la vitalité animale de l'homme. Ce qui est en cause est plutôt le commentaire ajouté à la suite de la citation : ce commentaire déforme l'idée de Rousseau en transformant un principe philosophique en une description historique. Il est d'ailleurs possible que Leopardi projette ici sur le second *Discours* sa lecture du premier, et qu'il pense aussi, en évoquant la corruption physiologique des hommes, aux effets délétères des sciences et des arts. Pour Leopardi, ce ne sont en effet ni « l'or et l'argent » du poète, ni « le fer et le blé » du philosophe, mais la raison et la vérité qui ont corrompu le genre humain.

Chez Rousseau, l'idée que la nature ne nous a pas originellement destinés à méditer constitue en effet un principe, ou un corollaire d'autres principes plus vastes. Il ne s'agit pas d'une description historique, mais d'un principe permettant d'interpréter l'évolution historique. L'exercice de la méditation n'est donc pas mauvais en soi, mais il possède une tendance à l'artifice et à l'autocomplaisance qui nous éloigne de la nature. Ce principe invite ainsi à se méfier de cette tendance inscrite au cœur de la pensée raisonnante : nul n'est appelé à renoncer à méditer, mais au contraire à méditer sur sa méditation et à en traquer les travers. On sait pourtant que Rousseau développe aussi l'idée d'une corruption du monde moderne qu'il associe au développement de la raison. Mais là encore, il ne s'agit pas

¹³ J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, op. cit., Première partie, p. 138.

pour lui de critiquer la raison comme faculté autonome de comparaison, mais plutôt comme source de l'amour-propre dans une société dominée par le jeu déréglé des intérêts particuliers.

Au contraire, Leopardi cite la formule de Rousseau non pour formuler, renforcer ou confirmer un principe philosophique, mais pour décrire une évolution historique. La découverte de la vérité, amorcée dès la fin du monde ancien et couronnée par les découvertes scientifiques de la fin de la Renaissance et de l'âge moderne, a en effet conduit l'humanité à abandonner les idéaux anciens qui la rendaient heureuse : elle s'est alors détachée de la nature, détachée d'elle-même, détachée de ses croyances. Elle s'est, par là même, corrompue, puisqu'elle s'est détournée de sa destination naturelle, qui était le bonheur, comme l'atteste le désir de bonheur toujours présent en chacun et désormais source paradoxale de notre malheur.

On peut cependant soutenir que, au cours des années suivantes, Leopardi a fini par reconnaître un statut de principe à cette idée. Certes, dans ses dernières années, Leopardi rejette l'idée d'une nature bonne en soi où les hommes auraient introduit le désordre et le mal : ce ne sont pas les hommes, c'est la nature elle-même qui est la source du mal. La dernière citation de Rousseau dans le *Zibaldone* est une critique de la physiodicée et de la misanthropie rousseauiste. Ce déplacement est bien entendu considérable et d'une très vaste portée morale et métaphysique¹⁴. Cependant, non seulement l'idée qui fait l'objet de la première citation rousseauiste du *Zibaldone* ne paraît pas abandonnée, mais elle paraît même reformulée d'une manière plus proche de Rousseau. Quelle que soit la source ultime du mal, reste en effet que ce mal trouve son premier mouvement dans l'exercice de la pensée raisonnée. Ce n'est plus une corruption, puisque la nature même l'a voulu. À l'intérieur d'un monde où nul être ne parvient à la satisfaction de ses tendances, la raison offre ses services pour obtenir cette impossible satisfaction ; mais, au lieu de se contenter

¹⁴ Je renonce à donner une bibliographie sur ce thème qui fait l'objet d'un très grand nombre d'études léopardiennes. En langue française, je renvoie néanmoins à S. Solmi, *Études léopardiennes*, trad. fr. M. Baccelli, Paris, Allia, 1994, p. 97-109.

d'aménager l'imperfection présente, elle prétend à la perfection future et accroît les maux et les désordres.

On constate ainsi de manière générale que, alors même que Leopardi, du point de vue des fondements métaphysiques de son système, s'éloigne de Rousseau, celui-ci est pourtant de plus en plus souvent cité dans les dernières années de rédaction du *Zibaldone* (en particulier à partir de juillet 1823) ; or, il est aussi de plus en plus approuvé, du moins jusqu'à la toute dernière citation de mai 1826 où sa position est au contraire dénoncée comme incohérente.

À la fin du mois de mars 1829, Leopardi retranscrit ainsi successivement deux passages de l'*Émile* cités dans le recueil des *Pensées*¹⁵.

a) Le premier insiste sur la discordance des intérêts particuliers : « [...] ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. » Ce passage est en réalité la conclusion d'un alinéa entièrement cité dans les *Pensées* sous le titre « Athéisme, fanatisme » :

Bayle a très bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme, et cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion et en général l'esprit raisonneur et philosophique attache à la vie, effémine, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société, car ce que les intérêts particuliers ont de commun...¹⁶.

Or, on reconnaît là une idée que Leopardi a depuis longtemps faite sienne. Lorsqu'il la formule dans les premières pages du *Zibaldone*, il s'en sert toutefois surtout pour décrire les progrès de l'égoïsme dans le monde moderne, liés à la disparition des illusions, seule

¹⁵ Voir G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 4474 (28 mars 1829).

¹⁶ J.-J. Rousseau, *Émile*, *op. cit.*, livre IV, p. 632-633, note.

source de toute grandeur et de tout héroïsme¹⁷. Mais, plus tard, cette même idée acquiert aussi une autre valeur, sinon plus rousseauiste, au moins plus fidèle à l'esprit de Rousseau, puisqu'elle devient un principe philosophique et non un fait historique. Leopardi montre en effet, dans certaines pages très denses du *Zibaldone* et des *Petites Œuvres morales* (notamment dans le « Dialogue de la Nature et d'une âme ») que les progrès de la civilisation tendent à donner plus de valeur à la partie spirituelle de l'homme et à ses facultés morales¹⁸. Or, les hommes sont d'autant plus malheureux que leurs facultés intellectuelles sont plus développées. Loin de faire éprouver des plaisirs plus raffinés, plus purs, plus humains, la raison exacerbe en effet le sentiment du malheur, puisqu'elle accroît la « vie », c'est-à-dire la sensibilité intérieure, l'activité intellectuelle, l'énergie spirituelle, au détriment de l'« existence », qui désigne l'activité extérieure et matérielle. Elle accroît également l'amour-propre qui, « horriblement »¹⁹ concentré en lui-même, dans la solitude contemplative de l'activité spirituelle, engendre une insatisfaction plus vive.

b) La seconde citation de l'*Émile* concerne le rôle que doivent jouer les passions dans la maîtrise même des passions : « On n'a de prise sur les passions que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie » ; Leopardi souligne la suite de cette phrase : « et *c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instruments propres à la régler.* »²⁰ Là encore, on retrouve des éléments déterminants de la pensée de Leopardi : la raison est impuissante, incapable de tout effet, de toute action, et la nature offre le seul modèle, le seul guide pour régler ses actions. Dans ses premières formulations, cette idée avait cependant essentiellement pour objectif de dénoncer la passivité des Modernes. Mais dans ses formulations plus tardives, elle apparaît plutôt comme un principe de la psychologie de l'homme moderne. Leopardi établit en effet que, loin de permettre la maîtrise de soi par la maîtrise des passions, la raison aliène l'homme en le dessaisissant de lui-même. Son activité

¹⁷ Voir G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 21-22.

¹⁸ Qu'il me soit permis de renvoyer à Ph. Audegean, *Leopardi. Les Petites Œuvres morales*, Paris, PUF, 2012, p. 70-73.

¹⁹ G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 3936 (28 novembre 1823).

²⁰ J.-J. Rousseau, *Émile*, *op. cit.*, livre IV, p. 654.

sceptique et comparative transfère en effet l'énergie du physique vers le moral. Elle provoque donc une sorte d'inhibition de la volonté, puisqu'elle détourne les forces physiques de leur but et conduit à l'inaction.

c) Trois jours plus tard, Leopardi réfléchit sur les erreurs populaires des Anciens :

Les erreurs des sages, anciens et modernes, sont innombrables. Le peuple fait peu d'erreurs, parce qu'il a peu de connaissances, et peu de prétention aux connaissances. La nature, je veux dire la raison simple, vierge et inculte, juge d'ailleurs très souvent plus droitement que la sagesse, c'est-à-dire la raison cultivée et instruite.²¹

Il cite alors la fin de cette phrase de Rousseau : « Souviens-toi, souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, et *qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on croit savoir.* »²²

d) Enfin, moins d'un mois plus tard, il cite encore ce passage de Rousseau : « La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, et jamais elle n'a rien fait de grand. »²³

On pourrait alors soutenir que ce n'est pas en reniant ses premières amours, mais que c'est au contraire à la lumière de ces idées mieux comprises de Rousseau, que Leopardi accède à la phase finale de sa pensée, développée notamment dans le grand poème du *Genêt*, composé en 1836. Certes, ce poème dresse un acte d'accusation sans appel contre la nature : est noble, écrit le poète, est d'une noble nature non pas celui qui accroît ses misères en se livrant à ce mal suprêmement grave que sont la haine et la colère contre ses propres frères (« gli odii e l'ire/ Fraterne, ancor più gravi/ D'ogni altro danno, accresce/ Alle miserie sue »), celui qui accuse l'homme de sa douleur (« l'uomo incolpando/ Del suo dolor »), mais celui qui fait porter la faute à celle qui est vraiment coupable (« dà la colpa a quella/ Che veramente è rea »), celle qui des mortels est mère par le sang et mauvaise mère

²¹ G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 4478 (31 mars 1829).

²² J.-J. Rousseau, *Émile*, *op. cit.*, livre III, p. 428. Je souligne les mots cités par Leopardi.

²³ *Ibid.*, livre IV, p. 645 : passage cité dans G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 4492 (21 avril 1829).

par la volonté (« de' mortali/ Madre è di parto e di voler matrigna »²⁴). Or, non seulement il insiste non tant sur l'horreur de notre condition (nos misères) que sur l'horreur de notre réaction (nos haines et nos colères), qui accroît notre malheur, mais il montre aussi que l'humanité accroît son malheur non en découvrant la vérité, mais en racontant des fables orgueilleuses (« superbe fole ») qui enchaînent indissolublement les progrès de la vérité aux progrès de la vanité. La vérité première, dit au contraire Leopardi, est celle de la fragilité de notre condition : telle est la vérité que l'homme s'est toujours dissimulée à lui-même et qui est pourtant seule à même de fonder une véritable justice humaine, en la fondant sur la compassion.

La réflexion de Leopardi sur l'amour-propre évolue donc dans un sens rousseauiste. Certes, jamais il ne distingue entre amour de soi et amour-propre : il emploie indistinctement les deux termes et les réunit sous un seul et même concept qu'il hérite non de Rousseau, mais plutôt des empiristes et des matérialistes des Lumières. L'amour de soi ou amour-propre, pour Leopardi, c'est l'instinct de conservation, c'est la tendance de tout être vivant à la recherche du plaisir ou à la satisfaction de ses désirs. Dans un premier temps, conformément à son idée positive de la nature, il n'accuse pas l'amour-propre, dans la mesure où la nature a eu la miséricorde et la générosité de nous donner un correctif, qui est l'imagination, la puissance de nous enchanter d'illusions. L'amour-propre nous lance dans une quête d'infini vouée à l'échec, mais l'imagination est capable d'inventer l'infini qui n'existe pas et d'apaiser ainsi le désir infini de plaisir que la nature n'a pas pu ne pas placer en nous. Loin d'accuser l'amour-propre, Leopardi accuse donc plutôt l'homme moderne d'avoir éteint la faculté de l'imagination, plongeant ainsi l'amour-propre dans un état de frustration permanente.

Plus tard, cependant, et justement parce qu'il détourne ses accusations de l'homme vers la nature, il détourne aussi sa colère et ses invectives contre l'amour-propre, parce que c'est cette tendance illimitée que la nature a placée en nous qui nous plonge dans un

²⁴ G. Leopardi, « La ginestra o il fiore del deserto » (*Canti*, xxxiv), vers 119-125.

malheur sans remède. Or, son idée est justement que la raison accroît « horriblement » l'amour-propre, la vanité humaine. Leopardi s'inspire notamment des réflexions de Pascal sur la grandeur et la misère de l'homme : « Rien ne démontre mieux la grandeur et la puissance de l'intelligence humaine, ni la hauteur et la noblesse de l'homme – écrit le poète italien –, que le pouvoir qu'il a de connaître, de comprendre pleinement et de sentir intensément sa petitesse. »²⁵ Toutes les fois que la raison détruit les illusions et découvre donc la petitesse humaine, elle reconstruit paradoxalement des illusions de grandeur nées de la raison même. Si la raison n'est pas la source de l'amour-propre, elle est bien néanmoins la source des illusions de l'amour-propre, qui apparaissent comme l'envers négatif et malheureux des belles illusions originelles de l'imagination.

Le chant des origines

Leopardi se demande alors comment détourner le langage de sa tendance mortifère à la destruction. Formulée ainsi, cette question n'a sans doute guère de sens chez Rousseau. Chez Leopardi, elle désigne en revanche une inquiétude et une recherche qui l'ont tourmenté toute sa vie. Selon lui, l'histoire des progrès de la raison a en effet accompagné et influencé l'histoire des langues, qui se confond avec un lent éloignement du chant des origines : la prose moderne n'est pas imaginative mais utilitaire, elle découpe le monde *partes extra partes* au lieu de le saisir dans son unité mobile et vivante, elle est la langue de la raison et non de l'âme. Les langues du Nord, au premier rang d'entre elles la langue française, n'ont ainsi jamais été capables de poésie : la France, écrit Leopardi, « n'a pas de véritable langue poétique »²⁶.

Ces lieux communs forment les premiers éléments d'une longue et passionnante réflexion sur l'essence de la poésie qui se poursuit jusqu'en 1828. Il est possible qu'ils soient en partie tirés de l'*Essai sur l'origine des langues*, que Leopardi connaissait à travers les citations

²⁵ G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 3171 (12 août 1823).

²⁶ *Ibid.*, p. 373 (2 décembre 1820).

qu'en fait Germaine de Staël dans *De l'Allemagne*²⁷. Toutefois, la réflexion de Leopardi, pour proche de Rousseau qu'elle puisse initialement paraître, s'en éloigne d'abord de manière assez décisive. Tous deux poursuivent certes le projet de l'histoire d'une âme²⁸. Mais Rousseau l'accomplit avec l'instrument de la prose : « [...] je n'ai jamais trouvé dans la poésie française assez d'attrait pour m'y livrer tout à fait. »²⁹ La recherche de la vérité se fait dans la prose, dans l'exercice de la raison, à condition que cet exercice se place toujours sous le contrôle du sentiment, de l'amour de soi et non de l'amour-propre.

Selon Leopardi, au contraire, la prose est certes la langue de la vérité³⁰, mais cette vérité est celle de la raison, qui n'est qu'une partie de la vérité : c'est la vérité des causes, non la vérité des effets. Or, la raison est essentiellement destructrice, elle ne dit la vérité qu'en détruisant les erreurs :

Si on compare la philosophie ancienne et la philosophie moderne, on voit que celle-ci est bien supérieure à celle-là, principalement parce que les philosophes anciens voulaient tous enseigner et construire, alors que la philosophie moderne ne fait ordinairement rien d'autre que détromper et démolir. [...] Or, tel est la véritable manière de philosopher, non pas, comme on dit, parce que la faiblesse de notre esprit nous empêche d'accéder à la vérité positive, mais parce que la connaissance du vrai n'est effectivement pas autre chose que le fait de se débarrasser de ses erreurs [...]. Par exemple, la philosophie moderne affirme que

²⁷ Voir J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, chap. III, OCV, p. 381 : « Le langage figuré fut le premier à naître [...]. D'abord on ne parla qu'en poésie ; on ne s'avisait de raisonner que longtemps après. » Voir G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 2086 (14 novembre 1821), où Leopardi cite Mme de Staël, *De l'Allemagne*, II, chap. IX, Paris, Flammarion (GF), vol. I, 1968, p. 198 : « J.-J. Rousseau a dit que les langues du Midi étaient filles de la joie, et les langues du Nord, du besoin » (voir J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, *op. cit.*, chap. X, p. 407).

²⁸ Voir J.-J. Rousseau, *Confessions*, VII, OCI, p. 278 : « C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise [...]. » En 1825, Leopardi avait projeté d'écrire un roman autobiographique dont il n'écrivit (en 1828, d'après l'indication autographe portée sur le manuscrit) que les toutes premières lignes : « J'intitule cet écrit "histoire d'une âme" parce que j'ai l'intention de ne raconter que les événements de mon esprit » (G. Leopardi, « Storia di un'anima scritta da Giulio Rivalta », dans *Poesie e Prose*, vol. II, Milan, Mondadori, 1988, p. 1202). Leopardi n'a écrit aucun roman et de nombreux commentateurs considèrent le recueil des *Canti* comme le véritable accomplissement de ce projet romanesque inachevé.

²⁹ J.-J. Rousseau, *Confessions*, *op. cit.*, IV, p. 157.

³⁰ Pour une présentation approfondie de ce problème important, voir G. Sangirardi, « Profilo di Leopardi prosatore », *Italies*, 7, 2003, p. 61-88, mis en ligne le 03 avril 2009 (<http://italies.revues.org/1269>).

toutes les idées de l'homme procèdent des sens. Cette proposition peut paraître positive. Mais elle serait frivole si l'erreur des idées innées n'avait pas existé [...].³¹

Pour accéder à des vérités positives, il est donc nécessaire de recourir à la poésie, comme discours du cœur et non discours de la raison, discours spontané qui renvoie à une condition psychologique, celle des Anciens et des enfants, caractérisée par la vitalité de l'imagination et le primat des sens. La poésie est le langage de la fête et de la vitalité, alors que la prose est la langue grise des jours ouvrables, la langue atone des travaux et des jours.

Dès 1818, Leopardi avait cependant reconnu que la véritable poésie est aujourd'hui impossible, puisque la modernité a détruit la faculté de l'imagination. L'enthousiasme du poète ne peut plus s'épancher dans les fêtes de l'imagination et se recueille donc dans le sentiment, dans la mélancolie, la douleur : la seule poésie aujourd'hui praticable est la poésie sentimentale. Mais comme elle est fille des progrès de la raison, elle n'est pas une véritable poésie, mais plutôt une philosophie, une éloquence³². En approfondissant cette idée, Leopardi conclut alors que, si la poésie est devenue impossible, la prose moderne doit se faire poétique pour occuper l'espace laissé libre par la mort de la poésie : c'est la prose qui doit paradoxalement exprimer l'enthousiasme des poètes modernes. Cette conclusion provisoire le conduit à la rédaction d'un ouvrage en prose, les *Petites Œuvres morales*, en 1824.

Leopardi soutient en effet que les grands philosophes ne découvrent jamais rien grâce à la seule raison, puisque la raison n'est pas capable d'invention : ils ne font des découvertes que grâce à un « quasi enthousiasme de la raison »³³. Les plus grands philosophes sont donc aussi de grands poètes. On ne s'étonnera pas que, à l'appui de cette idée, Leopardi cite le nom de Rousseau :

³¹ G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 2709-2713 (21-22 mai 1823). Mario Andrea Rigoni, sur la foi des indications données par Leopardi lui-même, trouve à juste titre l'origine de ces idées chez Bayle : voir M. A. Rigoni, « À l'ombre de Pierre Bayle », dans *La pensée de Leopardi*, trad. fr. Cl. Perrus, Lectoure, le Capucin, 2002, p. 61-76. Voir aussi cependant J.-J. Rousseau, *Émile*, *op. cit.*, Préface, p. 241 : « La Littérature et le savoir de notre siècle tendent plus à détruire qu'à édifier. »

³² Voir G. Leopardi, *Zibaldone*, *op. cit.*, p. 725-735 (8 mars 1821).

³³ *Ibid.*, p. 3383 (8 septembre 1823).

[...] il faut observer que les philosophes les plus profonds, les chercheurs de vérité les plus pénétrants et qui ont le plus vaste coup d'œil, furent aussi expressément remarquables et singuliers par leurs facultés de cœur et d'imagination : ils se distinguèrent par une inspiration et un génie résolument poétiques dont ils donnèrent des preuves éclatantes par leurs écrits, leurs actions, les souffrances de la vie qui découlent de l'imagination et de la sensibilité, ou par toutes ces choses à la fois.³⁴

Parmi les Anciens, poursuit Leopardi, Platon offre le meilleur exemple de profond philosophe qui soit aussi grand poète ; et parmi les Modernes, quatre penseurs sont mentionnés : Descartes, Pascal, Rousseau et Mme de Staël.

Après 1828, Leopardi revient cependant à la poésie et finit même, en 1832, par abandonner définitivement la prose. Le rêve d'une convergence ou d'une fusion des contraires entre prose et poésie, entre vérité et imagination, entre philosophie et poésie, semble brutalement s'évanouir et redonner toute sa place à la nostalgie du chant des origines, du chant primordial de l'humanité. En 1831, Leopardi donne la première édition de ses poèmes, qu'il rassemble sous un titre inédit dans l'histoire de la poésie italienne, celui de *Chants*. Seule la poésie peut raconter l'histoire d'une âme, parce que l'histoire d'une âme ne peut qu'être chantée. Leopardi revient ainsi à une nostalgie toute rousseauiste du chant des origines ; mais, en mêlant la poésie du souvenir et la lucidité philosophique, il croit pouvoir chanter cette nostalgie.

³⁴ *Ibid.*, p. 3245 (23 août 1823). Voir Mme de Staël, *Lettres sur les écrits et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, 2009, p. 49 : « [...] on s'accorde pour admirer son éloquence ; mais on a trouvé simple de croire que cette imagination si vive et si féconde, cette âme si passionnée, avaient acquitté la nature envers lui, et qu'un tel talent de peindre ne pouvait être uni à la justesse d'esprit nécessaire pour tracer un plan utile. » Rousseau est également mentionné parmi les grands philosophes des temps modernes, auteurs de « systèmes », aux côtés de Descartes, Malebranche, Newton, Leibniz, Locke et Kant, dans G. Leopardi, *Zibaldone, op. cit.*, p. 946 (16 avril 1821).